

**Le Dit de l'autre source – présentation à la librairie La Vouivre de Saignelégier (27.09.2025)
par Jacques Ramseyer**

Extrait lu par Jérémie Steiger :

« Quand j'étais petit, j'ai vu la foudre de près. Elle était entrée dans la chambre où nous nous trouvions, nous avait tous jetés bas, puis s'était retirée dans son nuage à la vitesse de l'éclair. Il m'en était resté le souvenir d'un bruit assourdissant, précédant d'une fraction de seconde une lumière jaune tournoyante qui porterait à jamais pour moi le nom mystérieux de lòsna.

Dans les faits, après ce coup de semonce précoce, je n'ai plus jamais réussi à plaisanter avec la foudre ; je m'en suis plutôt prémuni. J'ajouterais même que je m'y suis aussi préparé métaphoriquement en installant des paratonnerres intérieurs à chacune des rares fois où me fut révélée, par analogie, la présence d'un éclair zébrant.

C'est ainsi que ma vie fut jalonnée de quelques luisances ou fulgurations que je qualifierais de bénéfiques puisque j'en suis sorti presque indemne. Mais, sur le moment, tout s'arrêtait, et puis juste après le choc, une fois que nous nous savions ou devinions miraculés, nous étions comme passés au crible de questions improbables qui ne devaient trouver de réponses qu'avec le temps long. C'est de l'une d'elles que traite Le dit de l'autre source. »

(Le Dit de l'autre source, p. 125)

Il s'agit donc ici de traiter d'une « question improbable » dans un livre improbable, ou impossible, ou pour le moins inattendu, selon son auteur. Un livre inclassable, diront peut-être les critiques. Un livre singulier, penseront ses lecteurs et ses lectrices, et singulièrement attachant pour autant que l'on prenne la peine de suivre Pier-Angelo Vay dans la synthèse du temps d'une vie qu'il nous propose, par bribes et élucidations successives. Un livre qui contient quelques balises chronologiques, mais un livre non linéaire, construit un peu à l'image d'un labyrinthe, où les éléments d'une existence se répondent les uns aux autres : *« C'est donc par escarmouches que je jouerai ma dernière partie avec le Temps et parfois aussi, inévitablement, contre lui. »*

La première ébauche du *Dit de l'autre source* a été écrite en janvier 2014. Mais le texte ne prendra son envol que cinq ans plus tard, suite à l'invention du personnage de Loris, un double du narrateur, apparu en 2019 dans la postface au récit de Roland Jeanneret, *Ces orages dans*

la tête. Le *Dit* sera revisité à de nombreuses reprises et connaîtra des versions plus ou moins amples, formant un ensemble qui peu à peu a dépassé son auteur. « *Mon Dit m’a beaucoup plus écrit que je ne l’ai écrit moi-même* », nous prévient celui-ci. Si rien ne le prédisposait à écrire un tel texte, celui-ci a fini par répondre au besoin « *de dire ce que chacun porte de plus improbable en soi et qu’il ne partage avec personne.* » Aujourd’hui publié, *Le Dit de l’autre source* a trouvé sa forme achevée à défaut d’être définitive.

Ce livre foisonnant de coïncidences mystérieuses n’a rien de fictif, mais possède sa part de fiction. Il est tissé de faits minuscules et l’auteur, plein de doutes, insiste là-dessus. Faits minuscules, peut-être, mais qui débouchent, par la manière dont l’auteur les met en jeu, sur des questions essentielles. Faits qui prennent corps et sens peu à peu pour trouver leur vraie résonance. C’est, on l’aura compris, une part intime de lui-même que nous livre Pier-Angelo Vay dans cet écrit articulé en quatre parties.

La première, et la plus longue, constitue *Le Dit de l’autre source* en tant que tel. Après un prologue à la première personne, le narrateur remonte à ses racines turinoises en créant un personnage qu’il appelle tout d’abord Gabbian’, puis Loris. Après ce retour aux origines, associé à un tableau peint par un oncle aimé, Loris, atteint dans son équilibre, est confronté à un ostéopathe singulier. Celui-ci va lui indiquer la voie de la guérison en le renvoyant à la figure du roi déchu qu’il aurait été dans une vie antérieure dans le sud-ouest de l’Angleterre. Pouvait-il savoir, cet ostéopathe, qu’il remettait Loris sur la voie d’un souvenir littéraire fondateur qui l’accompagnera sa vie durant : une réplique de Cordelia à son père dans *Le Roi Lear* de Shakespeare, source de sa première émotion artistique d’importance, une émotion appelée à se répéter avec la même intensité ? Ignorait-il qu’il renvoyait Loris au souvenir enchanteur d’une année passée comme assistant de français à Bristol, dans un sud-ouest de l’Angleterre proche du pays de Galles, patrie de deux rois déchus : Arthur, le roi de légende, et Lear, le roi de fiction ? Viendra le temps où la rencontre fertile avec son ostéopathe permettra à Loris de « *trouver demeure dans une continuité inespérée qui, plus que jamais, lui fait palper la vie.* »

Le texte de cette première partie est écrit en paragraphes de cinq à six lignes, qui correspondent au temps de la respiration humaine – soit cinq à six secondes – seul vrai rythme humain nous dit l’auteur, dont on sait combien la pratique théâtrale a compté pour lui.

Ce début contient bien des éléments d’un conte initiatique : le parrain bienveillant (Barba Domenico), l’événement perturbateur (une chute sur le seuil de l’école où travaille Loris), le soignant mystérieux porteur d’une révélation qui le renverra à la « *réalité opaque* » d’une naissance aux forceps (l’ostéopathe), une terre de légende à l’atmosphère sacrée (quand une mouette trace des « *figures hors du commun* » sur la tête de Loris cheminant au long d’une plage du Pays de Galles) ...

La deuxième partie du livre – dans un premier temps intégrée au *Dit de l’autre source* dans une version plus étendue – relèverait davantage du genre romanesque. Intitulée *Un exercice d’effacement*, elle raconte les avatars d’un bateau entre Rhodes et la côte turque, un instant sublime vécu dans le théâtre d’Éphèse, une expédition aventureuse sur les flancs du volcan de l’île grecque de Nissiros écrasée par la chaleur et surtout le retrait rêvé du monde de Loris

– l'exilé méconnu – sur cette même île grecque de Nissiros découverte quarante ans plus tôt. Avec Héraclite comme guide pour « *déchiffrer l'énigme humaine* ».

La troisième partie de l'ouvrage, *La Fabrique du « Dit »*, rédigée tantôt à la première personne, tantôt à travers le point de vue de Loris, semble plutôt de l'ordre du commentaire, mais elle est aussi beaucoup plus que cela. Elle explicite la genèse du *Dit*, la position du narrateur et la création du personnage de Loris, qui aurait pu s'appeler aussi Loris Aldo (les prénoms des deux grands-pères de Loris), avec tous les jeux de lettres (Al Doloris...) que cela inspire à l'auteur. Pier-Angelo Vay revient sur ses références anglaises : son merveilleux héros d'enfance Robin des Bois, son séjour « *riche et intense* » à Bristol, des chansons et des poèmes qui l'ont alors inspiré. Il partage aussi avec nous son ressenti de Piémontais exilé à La Chaux-de-Fonds alors qu'il était tout petit, sa prise de conscience de son statut de *forestiero* – c'est-à-dire d'étranger, d'homme des saisons – pour ne pas dire saisonnier. Il raconte son lien à sa langue maternelle, un dialecte qui ne s'écrit pas et qui hélas se perd aujourd'hui, et son rapport *biseauté* (le mot est de Lev, l'ami écrivain de l'auteur) au français : *C'est ainsi que, malgré le lycée classique et mes études de lettres, malgré mon enseignement de la langue et de la littérature françaises, malgré la pratique obstinée du théâtre qui vous oblige à mettre au plus juste les mots en bouche pour les accorder au corps, oui, malgré tout cela j'ai toujours eu l'impression que les mots, à l'exception de ceux qui ne s'écrivaient pas, venaient vers moi de l'extérieur et qu'il fallait les mâcher et remâcher pour les assimiler.*

Dans la dernière – et la plus brève – des quatre parties de ce livre, *La reprise du Dit*, l'auteur évoque le jour où il a accepté de « *perdre la maîtrise de ce qui pouvait s'écrire* » et trouve, à travers les mots d'un ancien maître devenu un ami cher, « *une manière apaisée d'en finir* ».

Tout au long de ce texte écrit dans l'orbite de Shakespeare, l'auteur s'inspire de figures aimées, comme Peter Brook, Leonard Cohen ou Bob Dylan. Il fait allusion à différents médiateurs essentiels dans son parcours, tels que les philosophes grecs, Melville, Tchekhov, Joyce, Deleuze, ou les poètes Baudelaire, René Char, Dylan Thomas et Wallace Stevens, pour ne citer que ces noms.

Le livre raconte une histoire en même temps qu'il dessine une géographie intime, du parc du Valentino à Turin à la forêt de Sherwood en passant par l'entre-deux des montagnes du Jura ; ou encore des îles de la mer Égée à la lande du Somerset. Il oscille entre ici et ailleurs, passé et présent, souvenir et survenir, quête et enquête, présence et effacement, coïncidences et « *pasincidences* » (un néologisme suggéré par l'auteur), narration et réflexion, le dit et l'écrit....

Pier-Angelo Vay a beaucoup hésité à partager avec le public un ouvrage qu'il estime bâti sur des « *faits miens et minuscules* », des « *faits bien anecdotiques par rapport au désordre du monde* », des faits qu'on aura peine à croire selon lui. Eh bien, j'aimerais le contredire sur ce point. D'abord parce que l'émotion est souvent présente dans ce texte profondément sincère. Je pense que le souffle qui parcourt le livre trouvera des échos dans la part subjective de ses lecteurs et de ses lectrices. J'imagine que chacune et chacun y croira et pourra s'interroger avec Loris et Pier-Angelo sur son origine, sur son ancrage dans un lieu donné, sur son identité, sur son rapport à la langue, sur sa géographie personnelle, sur les coïncidences qui ont marqué

son existence, sur l'impensable qu'on a peut-être en soi ou la légende dont on serait porteur, en un mot peut-être sur la vie vraie.

Toutes choses qui prennent véritablement sens et cohérence par l'écrit. Et ici par un écrit à la narration prenante, fluide, rythmée, traversée de fulgurances poétiques, où l'auteur a réussi à trouver, même s'ils lui semblent venir de l'extérieur, « *les mots entre les mots, en empruntant les passerelles souterraines qui les relient* ». Des mots que nous pouvons entendre ou voir, et passer plus loin.

Jacques Ramseyer

Extrait lu par Jérémie Steiger :

Oui, explorer cette trace dans la bonne lumière, comme l'avait fait en 1972 un homme de quarante-cinq ans égaré dans la nuit africaine (il s'agit de Peter Brook) À l'aide de ses mots porteurs, sans fin lus et relus, Loris rêve de pouvoir un jour confier à Leb comment le « roi déchu » qu'il fut à ses yeux de voyant s'est relevé pour faire peau neuve.

Et l'ostéopathe rêvé lui renverrait cet écho : Vous venez de me dire enfin ce qui vous a mené dans mon cabinet. C'est le signe que mon travail s'achève et que le vôtre commence. Vous savez désormais d'où vient la rumeur qui vous habite. La suite, vous la découvrirez auprès de votre vieux maître.

Were we singing, or were we being sung ? (Chantions-nous ou étions-nous chantés ?) Ce jour-là, la voix distante du thérapeute se ferait soudain complice pour suggérer à Loris d'où vient notre son. Elle lui dirait que, lorsqu'on prête adéquatement son oreille à ce qui nous vient de loin, il y a toujours comme un « plus que moi » autour de nos questions.

Ainsi le chant ne viendrait plus seulement de nous mais nous traverserait. Et d'elle-même la question se répercuterait plus loin : joue-t-on d'un instrument ou est-on joué par lui ? Et la réponse tomberait maintenant sous le sens : l'un et l'autre ou les deux ensemble, car en musique comme en amour, on joue et on est joué.

C'est sur ce seuil de lumière que Loris fait son choix. Il laisse en suspens ce qui l'a assailli et bousculé de manière imprévisible au fil d'un temps qui s'est coagulé en années. Sachant qu'il ne s'agit plus d'une fuite mais d'une résolution, il peut maintenant conclure qu'il n'y aura jamais de mots adéquats pour dire en lui l'impensé.

C'est l'heure où, prenant valeur absolue, le signe rend la vie intense et précaire, intense parce que précaire, c'est-à-dire, comme le veut l'étymologie du mot, proche de la prière. Et c'est pour qu'on puisse l'entendre en soi que les termes d'un vieux maître lucide ont fait à la fois écho et écran aux nôtres.

Ces mots ont révélé à Loris leur portée infinie et leur effective limite, puisque tout s'est résolu en un silence aussi enveloppant que celui entendu jadis sur la lande du Somerset. Signe que la vie, en se repliant sur elle-même, est devenue meilleure. Signe aussi qu'elle était déjà en devenir au carrefour du premier silence inouï.

Tout comme avait dû le percevoir là-bas celui qu'on avait généreusement égaré dans la nuit africaine, Loris entend à présent l'air ou le chant sous les mots qu'il écrit. Il s'engouffre dans une histoire de revenants dont il sait qu'on revient plus serein, même sans avoir vu le visage du roi mort.

(Le Dit de l'autre source, pp. 66-68)